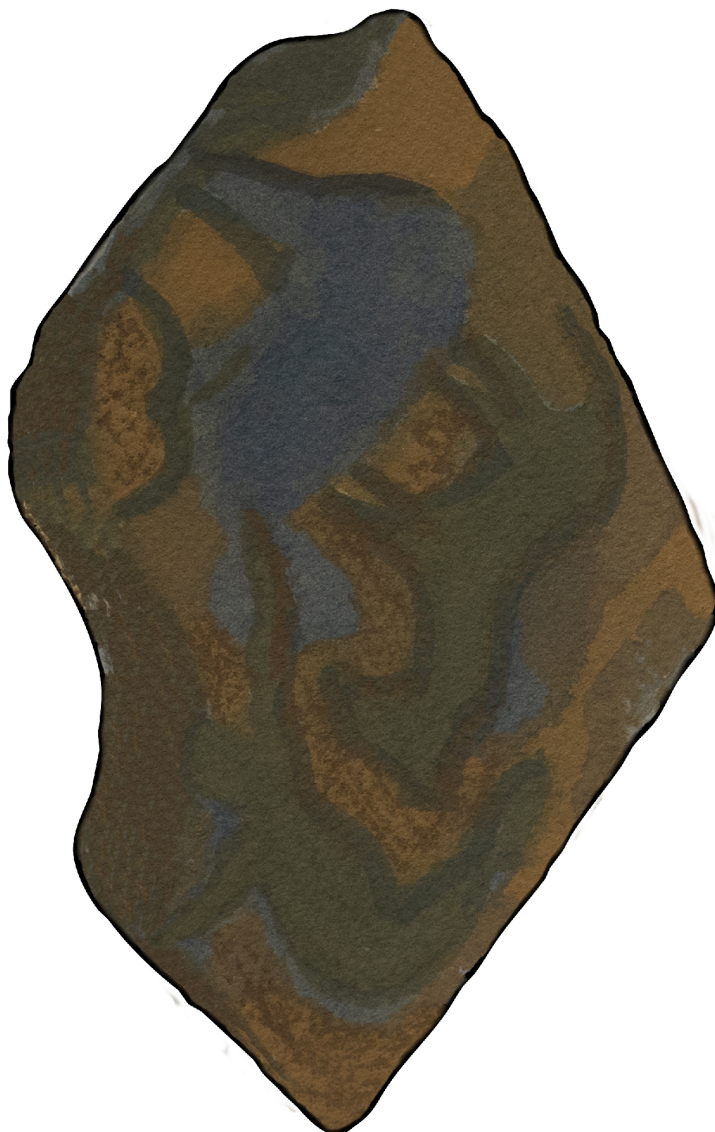


CLAUDE PARÉ
PAROI



ArtPaysage

PAROI

Du même auteur

La seconde tour, poésie

Revue les Herbes Rouges, no. 153, Montréal, janvier 1987, 39 pages

Chemins de sel, poésie

Revue les Herbes Rouges, Montréal, novembre -décembre 1990, 72 pages (Prix Emile-Nelligan 1990)

Dimanche, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal , 1992, 144 pages

Tu ne seras plus qu'une image, livre interactif (Volume écrit, informatique et télévisuel), Montréal, présenté à la Galerie Skol en janvier-février 1995.

Zéro, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 1995, 185 pages

Exécuté en chambre, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 1999, 100 pages
(finaliste, prix du Gouverneur Général du Canada)

Pick-Up Sticks, poésie, 2006

Poésie - Oeuvre multimédia - Livre électronique
Prix fonds Bell pour le meilleur cyberprojet du Forum FCMM

Vent du désert, poésie

Artpaysage, 2006, 25 pages

Océan, poésie

ArtPaysage, Montréal, 2006, 55 pages

Pas de bouche, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 2010, 64 pages

Comme un chaos, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 2013, 80 pages

Marie, poésie

Les Herbes Rouges, Montréal, 2015, 90 pages

Ta voix Colombienne, poésie

ArtPaysage, Montréal, 2022, 42 pages

Claude Paré

Paroi

poésie

ArtPaysage

Copyright 2023 Claude Paré

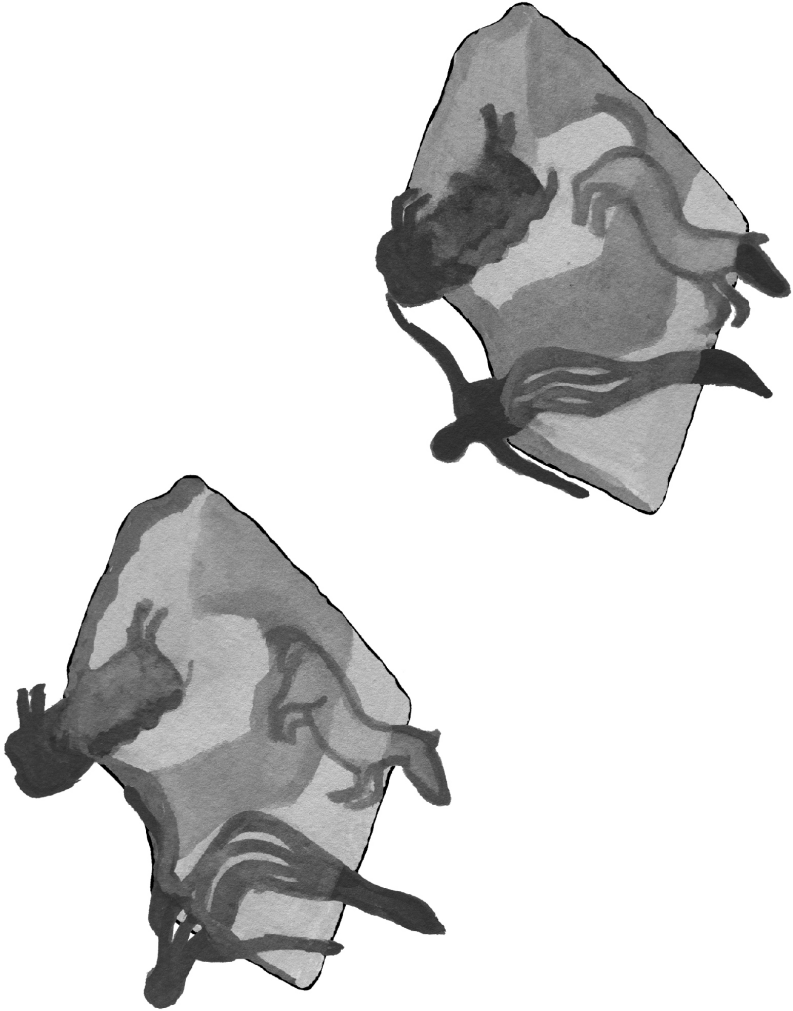
Dépot légal : Bibliothèque et Archives nationales Québec
ISBN:978-2-9809760-3-2

À Lucie et à celles qui dessinent un autre monde

*Avant auparavant au temps longtemps. L'habitant courait au nuage, montait
descendait avec lui, traçait son corps par tous bois et ravines, pour épeler la
géographie, pour dérouler le vent d'au loin.*

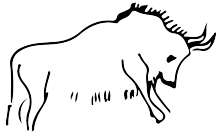
Édouard Glissant

UN



Lignes

Couché sur le sol
Je cherche les courbes des chevaux
Glissant dans l'air
Le long des parois ouvertes par les couleurs
De la terre qui respire



Rampant sous les ocres soufflés
Que les naseaux des chevaux emportent
J'avance au-delà de la nuit ma main
Elle tient la lampe qui érode la pierre
Où se jouent nos bouches de la fin

Je ne suis que la voix qui tombe
Avec les sagaies et les plumes
Sous l'horizon de la steppe
Où volent les dos des aurochs
Revenus faire vibrer le sol
Avant que le jour ne retourne à la pierre
Par les tracés que nos yeux ont saisis



Surgissant des liqueurs pulvérisées
Les courses des chevaux rythment nos errances
Et nous donnent avec les teintes du jour
La portée incertaine de nos voix
Aussi fragiles que les feux naissants dans la brise

Au coucher du soleil
La marche se termine
L'oiseau se tait
Les doigts plongent dans la pierre
Pour en retirer le masque
Qui souffle les croupes des bisons
Ils s'immobilisent et trouent de leurs cornes
La peau des ténèbres



Le bras s'étend près de l'auroch
Pour recevoir avec lui le charbon
Poudre de la nuit qui dessine l'aurore
Irrigant le lavis des pistes
Jusqu'à ce que la main prenne la paille d'os
Qui propulse nos voix dans la couleur

La main refait le geste de la sagaie
Esquisse les traques et les affûts
Se teint du rouge du couchant
Pour remémorer des bisons la course
Dans la steppe elle est lancée
Vers le dessin qui s'ouvre



Quand il est tué
Les doigts qui ont touché son cœur
Broient les oxydes sous les lampes
Pour que resplendisse le bison
Entre ses cornes les lunes descendent
Inscrire l'ordre de l'ocre
Sur la paroi de la caverne qui résonne
De nos voix lui redonnant sa vie

La main parcourt la plaine
Reçoit des baies et des insectes
Accompagne l'envol des oies et l'écoulement des ruisseaux
Conduit l'épaule à la pierre
Pour tracer entre les bruissements de la steppe le claquement des sabots
À l'ombre de la grotte
S'ouvrant des gestes du feu
Se refermant des mouvements de la transe
Aux soirs vibrants des croissants de lune qui accrochent les os aux étoiles

Dessin

L'épaule appelle le torse
Le torse reçoit le souffle
Au-delà de la paroi il soulève
Notre espoir d'une terre donnant les fruits et les panaches
Les cœurs et les viscères
Les grattoirs et les flûtes
De ce côté du monde
Où le chant nous demande
De revenir où la pierre retenait le dessin de nos voix



La rivière rencontre la falaise
Son eau coulait dans nos bouches
Où n'éclate plus la fraîcheur des lendemains
La lente crue du soleil
Ne touche pas les glissandos de nos écrans
Qui se couchent avec nous dans la tombe de la nuit
Quand s'évanouissent entre nos doigts les restes du jour

Dans cet automne qui nous enrobe de ses effluves sucrées
Nous vibrons avec les arbres dépeuplés
De la douleur de la disparition des chants
La respiration de l'auroch qui soufflait les ocres
Ne s'accorde plus aux cascades d'images qui nous emportent



Où la main a traversé la paroi
Les maisons apparaissent
Les signes fusent sur les vitres saturées de couleurs
Ne traçant aucun geste
Vers les chevaux paisiblement arrêtés
Près du ruisseau

L'épaule entre dans la rue
Les panaches déambulent le long des murs de briques
Les poumons de cellophane et les visages de charbon
Ne disent plus ce qui est advenu
Les bouches qui s'impriment dans les respirations
N'affirment plus que le cri de la chasse
Contient la pointe d'os du renne
La joie qui me traverse ne peut être calculée



Cette membrane faite de nos chants respire avec nous
Quand nos doigts s'immiscent dans l'onde des couleurs
Les souffles jaunes veulent dessiner les silhouettes
Qui attendent notre retour des périples
Hantés des ailes des oiseaux
Dans les fuselages argentés des avions
Qui bénissaient la vitesse
Et suffoquaient l'atmosphère

Les ruisseaux vont à la rivière entre les sables
Imaginer les chevaux baissant la tête
Hier ou demain
Quand les dessins ouvriront les mains
Nous regarderons passer les ciels aux étoiles qui tremblent
Dans les yeux ondoyants de l'eau
Qui creuse le roc de la vallée
Nous donnant la ligne qui coule
Vers nos corps qui flottent dans la nuit

Ruisseaux

Dans nos pensées ponctuées d'orages
Les signes électroniques qui se multiplient
Confisquent les terres rares
Pendant que nous épuisons notre bonheur de vivre
Embusqués dans nos maisons
Sans les masques des bisons qui disaient
Les fruits coulaient de nos doigts à nos bouches
Jusqu'à nos dessins qui apercevaient le retour



Ce qu'il reste de silex
N'effrite pas le soleil de crise
Dévoilant les rochers des lacs aux méduses lumineuses
Alors que la sangle qui nous retient à la terre devient mince et fauve
Le tumulte des rivières s'ajoute à nos voix
Pour ne plus absoudre ceux qui lestent de monnaies les langues

Les jaunes tendus sur la paroi
N'effacent pas les tempêtes qui viennent
Contre les corps parés de circuits
Respirant l'air mille fois exhalé
Des forêts décimées
Espérant les voix des ruisseaux
Gorgés de la sève des récits
Qui lustrèrent nos expirations de l'éclat des feux



Les lois n'empêchent pas l'hiver de mordre nos mains
Les lueurs des lampes le long des stalagmites
Donnent aux silhouettes la vélocité des gestes
De nos frères et sœurs embusqués dans les buissons
Masqués du sang du bison debout devant les eaux
Où s'abreuvent encore ceux qui ne veulent pas oublier
Les brises qui enlaceront nos peaux
Quand le printemps jouera sur les rochers ses vertes cadences

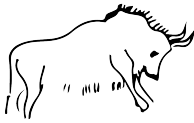
Je ne me rappelle pas avoir regardé le ciel
Après avoir emprunté des animaux les traits
Pour voir leurs couleurs me conduire
À une vallée criblée de flammes qui ne s'éteignent pas
Réverbérées dans ma mémoire sur la paroi
Où le souffle s'incorporait à la pierre
Pour nous offrir les rennes
Qui accompagnaient nos pas dans les paysages sans frontières



Ils sont revenus les lions, les rhinocéros, les bouquetins
Aux aubes s'ajoutent leurs courbes
Elles grisent nos mains
Avant que nos corps ne s'élancent
Dans les sentes qui se prolongent de nos traques et de nos errances
Jusqu'à l'Océan
Où nous ne refuserons pas d'offrir nos mémoires à ceux qui viennent

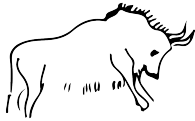
Coquillages

Au son des coquillages
S'élèvent sur la paroi
Les vaches noires
Meuglant dans les fissures
Pour faire de la nuit
La musique de nos respirations



Pour continuer à croire aux vivants
Sur la glace ouvrir l'auroch
Plonger les doigts dans les viscères
Tendre la couleur bue sur le paysage
Elle est captée par la pierre où nos mains imaginent la lune
Qui ensevelit de sa lumière nos restes
Notre mémoire dépeçant jusqu'aux vertèbres les profits
Bras ouverts

Dans la tombe les coquillages entendent les soupirs
De celle qui se levait après les délivrances
Voici sa figure cerclée de lignes
L'haleine de ses caresses
La délicatesse de sa langue
Dans le sol s'achèvent ses marches
Elles recevaient les brises
Qui prolongent les souffles de nos bouches
Maculant la pierre de nos signes



Le ciel n'est plus fait de mains
Pas plus que la terre de sabots
Le fil de crin passé dans la fourrure crisse
Autour du feu nous entendons des grondements
Quand l'orage viendra nous ne fermerons pas les yeux
Le ciel ne peut être fait d'éclairs
La terre de désastres
Quand le fil se rompra
Nous ferons cercle de nos récits
Pour coudre les aurochs de charbon à la steppe
Et nous lier à sa renaissance

Suivant les empreintes scellées dans les glaces
Je ne goûte ni le repos ni les chants d'agonie
Je porte le masque qui parle
Dans les rues sans silence
Où je me remémore les nuques des chevaux immobiles
L'élégance des rennes obliques sur la paroi



La mort peut se répéter nuit après nuit
Sur la paroi coulant du puits
Suivant les rivières qui descendent
Vers les abris et les ombres des feuillages
Nous ne pouvons plus regarder le monde comme avant
Les adieux qui nous pourchassent
Font de tous nos disparus notre respiration

Oiseau

L'oiseau revenu
Entre les visages d'auroch et les ruées des chevaux
Disait de suivre le cours des eaux
D'emporter les rivages constellés des rosées des herbes
De glisser sur la paroi
Troublée des voix des disparus



La rivière troue la falaise jusqu'au bec de l'oiseau
Qui façonne les dessins contant sa mort
Où renversé il voit émerger des eaux
Le visage du bison soufflant sur lui une vie
Entre les fourrures coiffées de masques d'hommes

Sans armes descendant jusqu'ou les croupes se touchent
Pour former les ruisseaux sillonnant les plaines
Morcelé par les transactions des algorithmes
Entre mon histoire perdue et mes espoirs confisqués
Je ne pouvais que tendre la lampe
Pour tracer devant le merle les lignes ouvrant
La blessure me rappelant la couleur des retours



Debout dans la neige
Au pied d'un arbre
Je glisse sur la pellicule de glace
Emporté dans les courants de l'aube
Où se joignent les chevaux à l'oiseau
Il entre dans ma gorge pour m'offrir le chant du retour
Il prend mon masque d'homme pour me donner le visage du bison

Entre le sommeil et les écrans chatoyants
Entêté de vivre sans le passage des caribous
Ployés sur la neige
Regardant ces humains aux sagaies véloces
Arrêtés devant le défilé de leurs panaches
Goûtant leur beauté
Avant de se confondre à leurs souffles



Traversant la membrane d'eau
D'où ils émergent un à un
Surpris par la flûte d'os que m'a donné
L'homme à la tête d'oiseau qui verse sur moi sa musique
Jusqu'à la dissolution des poudres sur mes doigts
Traçant une autre fois les vaches noires et les bisons

Je me remémore les cités miroirs et les ogives des temples
L'électricité prolongeait nos mouvements
Des appareils ornaient mon corps
Sur les rives constellées de chants d'oiseaux
Attendant la montée des troupeaux inscrits par nos gestes
Je me vêts de la peau des rennes
Pour voir derrière les masques leurs yeux
Me lancer le signal de la traversée

Le puits (de Lascaux)

Surgissant du puits où glisse le cheval de Lascaux
Les animaux se parent de nos visages
Ils tracent sur la paroi des points et leurs paumes
Ils ouvrent la gueule en dessinant lentement leur pelage
Je me penche sur eux pour humer leurs muscs
Leur salive est notre salive
Quand ils me heurtent j'invoque l'oiseau
Au lieu où je tombe ils déferlent
Signant la pierre de ma mort



Au puits je descends
Poursuivant le bison
Il me renverse
Me donne la figure du merle
Sautillant et agile entre les branches et les feuillages
Lançant son chant dans le silence de ma chute
Jusqu'au jour où j'ai revu sur la paroi mon visage et mon bec

Traçant les aurochs et les chevaux
Pour ne plus voir les désastres que nous avons engendrés
Entre nos calculs et nos fragilités
Dans cette plaine où gronderont les hordes de rennes
Nous descendrons où ils ont déferlé
Certains que la plume du vautour
Les inscrira dans nos mémoires
Qu'ils parcourent par nos souffles



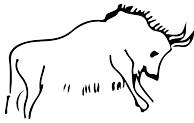
Je regardais passer les automobiles
Derrière les écrans des ordinateurs je devenais une image
Le passé ne pouvait plus me rejoindre que par des sons imaginés
Était-ce ceux des sources et des ruisseaux?
Je me suis couché pour me réveiller tôt au matin
J'ai posé le masque de l'oiseau sur mon visage
Pour descendre au puits
Saisir la course des chevaux
Leur cavalcade est la rivière de mes gestes

Entre les animaux resplendissants de leurs couleurs
Aux gouttes de lumière des lampes s'ajoute ma main
Elle me conduit à la saillie
Où je tombe avec le cheval
Qui lisse ma chute de ses pas d'eau
Ouvrant mon cœur aux flèches de ses hennissements
J'attends de recevoir la voix des torrents



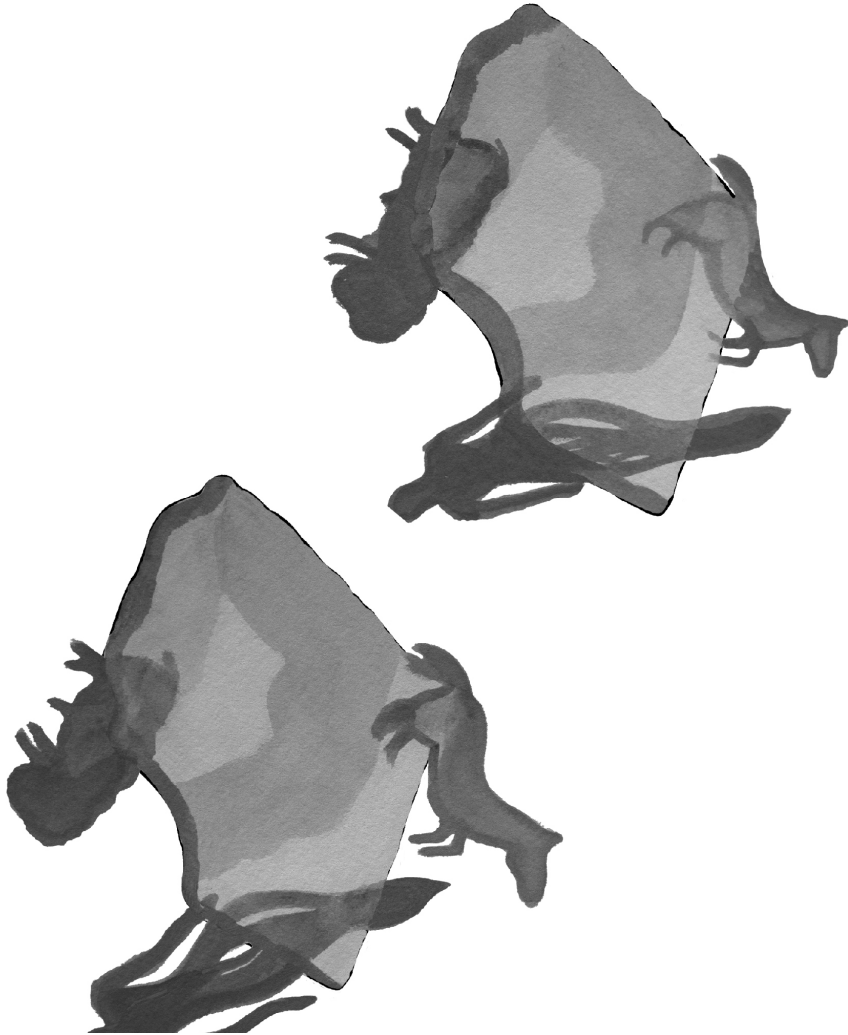
Les pas remémorés
Des croupes bougeant lentement
Se réverbèrent en figures peintes de nos bouches
Dans l'obscurité que le puits amorce
La flamme vacille jusqu'aux viscères
Sculptant l'obsidienne de nos gestes
Pour faire jaillir l'ocre entre nos lèvres
Oiseau descendu au puits pour ramener les disparus

J'entends l'écho de mes pas sur le sol
Le bison se tourne vers moi et je sens son mufle
Ses cornes pointent mon œil qui le traçait
Surgissant du puits où des ailes m'allègent
Monte vers moi le son de la flûte d'os
Qui inscrit nos chants dans la mémoire de la steppe
À l'affût de chacun de nos mouvements



Au seuil de la grotte la flamme tremble
Contre les peintures animées de nos voix
Elles surgissent et m'enveloppent d'un linceul
Je regarde le passé que j'ai rejoint
Délaissant les neiges saturées de carbone
Ne pouvant pas oublier qu'ils n'ont cessé de m'appeler
À travers le puits où je gis avec eux renversé
Pour faire entendre ma voix une première fois

DEUX



Sang

Esquissant la rivière d'un geste
Je suis descendue au puits
Où le mort jaillissant des os
Se lève devant le bison
Pour affirmer de son visage d'oiseau
Que j'étais le corps ondoyant de l'eau



Je caresse le masque de plumes
Demandant à la pierre les lèvres de l'eau
Elle coulait du puits vers la rivière
Je me baigne au son de ses cascades
Jusqu'à ce que le chant m'appelle à la lumière
Des animaux qui tournent autour de nous sans s'arrêter
Pour nous donner leurs fourrures et leurs muscles
Pour que nous leur offrions nos bouches et nos mots

La neige tombe lentement sur mon visage
Entre nos apparitions les rennes raclent les lichens
Nous les avons atteints jusqu'au sang
Le voici sur mes jambes demandant à la vie d'apparaître
S'exhalant de nos dessins
Le long de la rivière modelant nos joies et nos pertes



Les cheveux lamés de coquillages
Sous le masque sans visage
Je me souviens des crues des printemps
Quand les chevaux coulent entre les herbes
Je vibre aux mouvements de leurs crinières
Emporté avec eux je ne peux arrêter de mordre
La bouche qui salive ma bouche
D'étreindre le membre de celui que je chevauche
Vers le puits où je tombe
Pour ramener au seuil de la caverne le signe de l'oiseau
Je l'entends dans les arbres dire que je n'aurais pas de fin

Je lave les os dans le ruisseau
Mon visage flotte sur l'onde
Dans mes jambes je ressens les courses des chevaux
Jusqu'à la grotte où ma main les trace
Aussi légers que le bruant
Je l'entends furtif sous le bosquet
Je reprends son chant
Après le reflux du sang
Avant d'étreindre la steppe de mes bras cerclés de coquillages



Accroupie son sexe en moi
Entre les halètements et les hennissements
Quand la fourrure s'ouvre sur ma peau
Renversée si lentement
Je prolonge mon souffle
Il propulse ma joie sur la pierre
Découvre les formes des animaux
Les assemble sur la paroi flottant avec nous
Attendant que tout recommence

Rivières

Quand mes cris entrent dans la pierre pour faire surgir un visage
La caresse du vent a cessé
Sur mon corps resplendissant de sang
La course des chevaux s'inscrira
Où la rivière qui s'enfle des neiges
M'ouvre la terre pour dessiner la frise du passage de la horde
J'entendrai son grondement se mêler à la voix de l'enfant



La parole est le secret des os
L'oiseau souriant la fait entendre
Elle résonne en écho des pas des bisons
Avivés sur la paroi par nos gestes
Ils s'élancent vers nous pour nous indiquer le chemin
Où nos morts sont tombés avec leurs proies
Accompagnés par les chants qui submergeaient la grotte
Nous descendons dans la vallée pour faire entendre leurs voix

Sinuant le long de la membrane
Donnant naissance à nos aurochs et nos rennes
Avec nos doigts volants sur le roc
Inscrivant les signes de leur apparition
Nous respirons le long des rues
Entre nos vertèbres et nos fronts
Nous entendons hennir les chevaux
Nous les rejoignons dans la plaine
Tentant de séduire l'oiseau pour qu'il offre sa légèreté à la pierre
D'où émergent les lignes
Nous menant au retour du chant dans nos gorges



L'oiseau se pose sur le bâton
Et se fige
Sa voix qui passe entre mes tempes m'éblouira
Me donnant les herbes, les fleurs et les fragrances
Pour offrir ma nudité à l'obscurité
Adhérent au pelage des chevaux
Me menant à la plaine où je m'étendrai
Suspendue aux voix de ceux qui sont passés à travers leurs os
Pour dessiner ce qui subsistait de nous

Je tourne le rhombe strié d'azur
Masquée de brume
Ma vie issue de l'eau
Je recueille le souffle des marées qui m'enseignent la naissance
À l'envol des oies
Je me lève entre les vagues pour esquisser les rivières
Je suis leurs cours jusqu'à la grotte
Où elles ont jailli au nombril de la nuit



Épuisée quand l'enfant vient entre mes cris
Annoncer que les chevaux revivent
Au cours des lunes qui les perpétuent
Avec nous enlacés à la vallée attendant les crues
Qui nous portent au seuil de la grotte
J'entends la voix de l'enfant
M'arracher au rêve d'effroi
Où je vois des explosions nous enlever la steppe
Le ciel qu'elle avive de ses brises
M'agenouille devant la beauté de l'enfant naissant
Et ajoute son visage à l'éclat du printemps

Dépassant les routes et les quadrilatères
Vêtue de marchandises
Je traverse vers la plaine inondée
Séduite par les oies qui glissent au-delà de l'horizon
Je goûte les éblouissements qui m'emportent
Vers nos corps s'étreignant sous les aurochs
Saisissant le ciel entre leurs cornes
Pour soulever la nuit d'où nous nous émergeons
Couverts de baisers



Sur l'autre rive
Elle souffle dans la corne
Pour que nous retrouvions le chemin des migrations
Tournant le dos aux frises j'ai oublié que le retour
Rend aussi légers que l'air les disparus
Qui ont inscrit leurs signes
Devant moi qui suffoque
Saisie par les images des forêts brûlées où les tribus agonisent
Derrière la paroi où la femme sans visage
Me demande de boire le lait de l'aurore
Le long de la rivière qui vrombit entre ses mains

Plus ténue que le muon traversant les os
Effondrée jusqu'au plus infime
Ne voyant plus dans les prairies les bisons et les caribous
Parlant aux ruisseaux de leur disparition
Quand chaque instant devient de l'eau
Emportée vers les absents
Je peux me remémorer la cruauté des hivers
Je lance ma voix dans la steppe vers les galops des chevaux
Je les trace sur la membrane où j'apparais
Couchée le long des peintures pour atteindre
Ce point où je réfute
Ce qui interdit le retour
Que je ressens dans mes muscles et mes os
Aussi légère que les V dans le ciel



Avec l'éclat d'obsidienne entre ma peau et la fourrure
Emportant avec moi les dessins vers la cité
J'ai traversé la paroi pour mêler l'ocre des robes aux bleuissements des leds
Passée entre les pins et les herbes pour me délecter de la steppe
Subjuguée par la beauté des chevaux attendant
Que ma main les grave une autre fois
Jusqu'à devenir aussi légère que le muon
Franchissant le vide entre les étoiles qui façonnent mon corps

Au coup de sifflet d'os du vautour
Dans ma mémoire au seuil de nos migrations
Renversée au puits où j'entends ma chute
Entre les voix murmurant mon nom
Aussi frêle que l'oiseau qui rythme ma descente
Dans l'air consumé de suffocations
Avec la goutte d'ocre qui tombe
Je dessine des vulves
Me livrant tout entière à la paroi
Passant à travers elle pour qu'apparaisse
Mon corps enlacé aux pas des chevaux



J'offre mon sein à l'enfant
J'invoque le cheval roux
Pour ne pas que sa vie se rompe
Assise sur la corniche à l'orée des graphies
Je sais que les joncs et les arbrisseaux m'entendent murmurer ma joie
D'entendre ses soupirs et ses exclamations
Sa bouche où coule le lait s'ouvrira pour le dire jusqu'à sa mort

Après les partages des viscères et des muscles
La feuille de silex illumine les premiers pas de l'enfant
Qui voit entre les panaches le fragment d'azur qui sera sa vie
Elle nous emporte au lieu de notre disparition
Où nous nous couchons pour entendre notre dernier souffle
Affirmer que ceux qui viendront après nous
Sont dans notre mémoire le paysage que nous avons quitté
Qui les hanteront jusqu'à ce qu'ils soient terrassés par sa beauté

Baisers

Émergeant du long baiser
Je parcours les lignes de nos corps
S'ouvrant de leurs liquides en une lame
Le long des rives où nous contemplons
La robe de la vache noire entourée d'aurochs
Entre les vacillements des ailes au fil de l'eau
D'où nos corps surgiront à nouveau



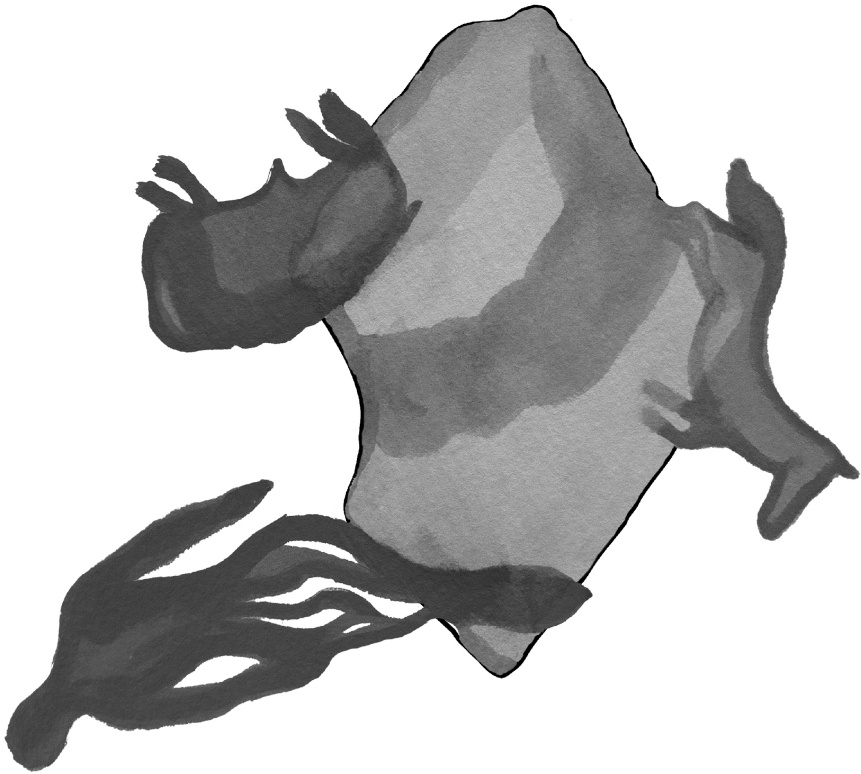
D'un baiser si profond que la terre déploie
La rivière le long de nos côtes
Éblouis par les antilopes sagaies
Nous ne nous relevons pas
Nos corps qui lisent la pierre voient les chevauchées
Nous donner les traits de la steppe
Nos os se gorger de feu et d'oxydes
Nos visages se confondre sous le masque de nos nuits

Écoutant les eaux qui s'immiscent dans les fissures
J'ai fait avec mon ventre des corps
Aussi légers que le vent qui burine nos visages
Au-dessus du courant qui nous rassemble
Au gué où passent les panaches contre les ciels
Nous avançons au rythme du chant
De lune en lune jusqu'à ce que nous tremblions
De revoir les paysages de nos naissances et de nos deuils



Frémissante comme les feuilles du baiser de l'air
Je rejoins la voûte couverte de nos frottis
Le roc tremble de nos silex
Les doigts signent le mouvement des croupes
Le modelé bai des robes ne cesse de nous faire surgir
Respirant la liqueur qui broie
Pour ralentir en nous les battements de cœur qui captent la nuit
Quand la fraîcheur de la terre
Nous couche les uns contre les autres
Pour entendre les étoiles qui n'expliquent rien

TROIS



Comptes

Avec l'arithmétique qui commence des chevaux, des pointes et des coquillages
Dans ces dessins que nos gestes ajoutent à l'air
Contenant nos poumons et nos mots
Donnés sans contrepartie au compte des morts
Nous ne refusons pas de disparaître
N'emportant pas avec nous les buissons bourgeonnants et les sensations
Des printemps fécondant la vallée de ruisseaux et de chants



Quand le compte débute des caribous et des peaux
Le feu se propage à la terre jusqu'au fer
Pour que nos membres ne tremblent plus des poisons
Nous posons sur nos visages le masque du bison
Nous jaillissons des frottis d'oxydes
Qui effacent du tableau noir les chiffres de la corruption
Et font resplendir au zéro de nos jours
La robe des chevaux couchés dans la steppe

Avant que je ne lève un à un mes cinq doigts
Les fruits venaient à mes pas
La prairie m'avait fait entendre les soupirs de ma proie
Quand mes ombres dansaient autour des chevaux
Pour me joindre à leur chevauchée
Avant que le décompte ne débute
J'ai ajusté les peaux sur mes membres
Cousu à mon destin les corps abattus des rennes
Enlacé à ma vie leurs dessins émergeant de l'oubli



De mes doigts repliés je dis l'affût aux rennes
De ma main ouverte j'indique l'aile fugitive
Je ne calcule pas mes mouvements
Je me dissous dans la couleur et deviens dessin
Quand le bison a mon visage
Quand elle grave la cambrure du cheval
Nos lignes sur la paroi
Disent notre désir d'encercler nos pas de la lune
Nous effleurant de sa lumière
Nos têtes heurtant les images que nous voulons nier
Les comptes que nous voulons abolir

Les algorithmes me traquent sans arrêt
Je n'ai pas saisi le regard du cheval
Je ploie sous les atmosphères brouillées
Ne rencontrant pas à tous les pas
La respiration qui dicte le rythme
Des tranes qui propagent aux corps le balancement des herbes
Sous un ciel effeuillé de vent



Je ne suis qu'un signe dans la horde
Qu'un masque aimanté de scintillements
Une lutte des os et des muscles
Me nourrissant de baies et de viscères
En suivant l'ocre sans frontières
Je me trace en disparaissant dans la pierre
Exsudant mes terreurs
Découpant avec le silex ce qui me retenait à mon époque
Quand l'aurore poudre d'incarnat les nuages

Pourriture

Tout contre la carcasse agitée de mouches
Avec le vent soutenant mes pas
Je ne peux oublier que je portais le masque du bison
Avançant à contre-courant dans la spirale des mémoires
J'étreins l'horizon de la steppe
Sur ma peau enlacée de ses parfums
Les couleurs que les nuits ont tracées
Nous demandent de rompre
Les négations des montaisons et des hardes



Dans les herbes courbées par le vent
Je mords le cœur de celui que j'ai tué
Il me murmurait son nom à l'oreille
Couvert de la poussière de la traque
Hors du sarcophage des heures
Je goûte les baies et les eaux des ruisseaux
Refusant le travail qui évide
Je glisse des anfractuosités
Où dessiné en auroch
Je bondis à l'orée des signes et des couleurs

Nous entendons les neiges et les grésils ciseler les bosquets et les rochers
Nos épaules et nos visages apaisés par la douceur du feu
Nous nous rejoignons entre les berges et les pistes
Nous ne refusons pas notre mort
Le bison qui la reçoit refait nos gestes
Il s'élève entre nos ombres
Il invente le rythme de ses pas
Il traverse les aplats que nous tendons
Et nous donne par ses entrailles un jour d'écoute et de lait



Sur les rues entre le fleuve et les rails
Je ne peux m'imaginer que la pierre m'entend et me tend le visage du bison
Je ne peux comprendre que me calligraphient les herbes et les ronces
Je ne peux voir que le lichen que grattent les rennes est notre repas
Je ne peux suivre les méandres de la rivière qui me conduisent à la paroi

Loin du vent qui siffle
Nos ventres liés aux os des disparus
Bisons et renards, lièvres et ours
Leur parlant de leurs passages
Attachés à leur terre de saules et de mûriers
Dessinant notre venue au monde
Avec les masques des oiseaux qui emportent nos vies
Nous élevons nos voix avec la flûte d'os
Pour dire de la rivière les reflets
Elle nous offre sa limpidité
Elle coule pour nous rompre et nous retrouver
Sur ses berges séduits par la musique des flots
Qui l'enlace à nos peaux



Les buissons et les lagopèdes qui nous entendaient
Façonnaient avec nous les corps dans les ventres
Nous voilà délaissant les erres des troupeaux
N'attendant plus l'aurore
Dans le flétrissement de l'air et l'exégèse des bourses
Colmatant la pourriture des comptes
Nous volons l'or avec nos paroles
Nous ne succédons pas aux limons et aux torrents
Nous dormons attendant les miracles des algorithmes
Les rites de passage de nos machines
Qui nous parlent derrière le masque de l'homme

Dans l'orbe des glaces où le vent traverse la peau
La pourriture s'arrête
Ce que nous entendons vient de si loin
L'ampleur de nos courses se conjugue à l'exubérance des panaches
Nous découvrons à chaque pas les formes que le vent invente avec la neige
Nous n'agoniserons pas en elle sans avoir invoqué l'ours
Revu entre nos visages les cornes du bison
Dans la grotte où la membrane
Ajoute à nos couleurs les sensations des disparus

Rennes

Ponctuée de pistes
La steppe reçoit nos pas
Quand nous marchons nous ressentons ce que l'herbe dicte
À nos muscles, à leurs respirations
Traversant le gué ils s'abreuvent
Leurs lapements touchent nos côtes
Notre haleine les suit et s'incorpore à l'air qu'ils respirent
Ils passent avec leurs panaches incendiés
Que la pierre retient entre ses anses



J'invente des bisons et des ours
Je les entends se prononcer sur mon sort de déserts et d'amertume
Moi qui vois arriver les ouragans sur les radars
Veux ressentir que le paysage enregistre chacun de mes gestes
Que l'air de mes poumons contient le souffle des caribous

M'enlaçant de ses signes
La vallée reçoit mes soupirs et mes étreintes
Elle nous lie à la naissance du feu
Qui nous plonge dans la danse de nos ombres
Quand les enfants dorment entre les peaux
Nous récitons ce que la terre perçoit de nos errances
Nous ne décimons pas les troupeaux avec des balles
Nous ne trafiquons pas jusqu'à l'extinction
Pour capter la respiration des rennes sur notre peau
Nous pulvérisons leurs fuites sur la paroi



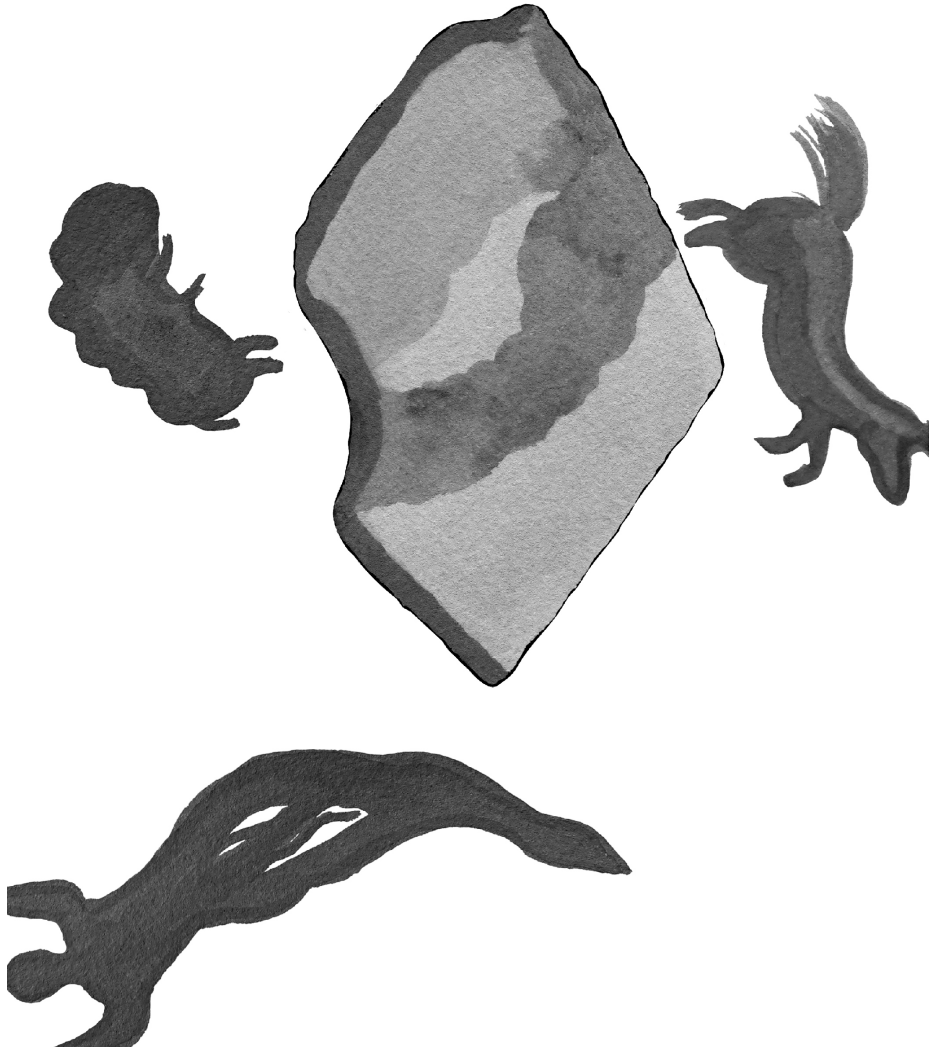
Chaque nuance de pluie
Recueille nos paroles pour les disperser
Elles atteignent les fleuves sinuants
Elles tombent en neige sur les montagnes
Elles soutiennent les oiseaux et les poissons
Reviennent dans la vallée et se nouent aux rennes
Leurs bois sont nos feux allumés
Leurs pas traversant les gués sont nos danses
Cousues au chant de l'eau

Entre la pourriture grouillante de mouches et la roche souple
Nous sommes électrisés de tambours quand se façonne l'ocre
Épandu sur la peau pour repousser la mort
Ses effluves montent le long de la rivière
Où les os lancés dans les rapides
Retenus par les rochers ne composent pas encore un humain
Fabriqué de nos restes et de ceux des chevaux
Il se lèvera pour nous parler de la steppe
Pour énoncer avec elle nos gestes
Et faire battre nos cœurs au son des rhombes



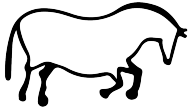
La terre reçoit chaque pas
Chaque pas disparaît
Cet homme n'a que ses os
Cette femme son visage cerclé de nacre
Cet enfant ses yeux
Quand la pierre qui les a entendus
Ajoute leurs paroles à nos voix

QUATRE



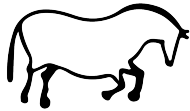
Fenêtre

Je suis transigé contre une identité ou de la monnaie
J'arrive au seuil de la grotte
Pour tracer de ma bouche les courbes des chevaux
Et inventer de mes mains l'alezan de leur croupe
Sidéré par leurs trots se détachant de la paroi
Je n'échange plus mes heures que contre des fruits et de l'eau



Mes gestes devenus des données
La marchandise livrée à mes pieds
Ma nourriture charroyée à mes lèvres
Je bruis avec le paysage
La terre, l'air, l'eau saisissent chacun de mes pas
Je colore mes mots des mains des disparus
Ils posent sur mon visage le visage de l'animal
Pour que je n'oublie pas le puits d'où j'émerge
Rassemblant mes os, mes nerfs et mes muscles
J'attends de naître à l'aurore une autre fois

L'énigme se poursuit sans moi
Les chevaux m'entendent
Me conjuguent à leurs courbes
Font de moi une silhouette sur la paroi
Je danse à leurs flancs
Sans erreur, sans calcul
J'emporte leurs robes et leurs masques
Sans eux je dessine ma main
Pulvérise la chambre et la fenêtre
Et m'accroupis pour une étincelle



L'aube rosit
En elle se glisseront les caribous
La pierre qui s'ouvre les enlacera
Jusqu'à devenir les couleurs qui me poursuivent
Et font de moi ce corps inscrit dans la toundra
Chacune de mes cellules recevant le frémissement des feuilles
Le grondement de la horde coulant en moi pour dire mes os

Paumes soufflées
Contours de charbon
Aplats d'ocre liés sur la membrane
Elle se glisse entre moi et l'aurore
Elle n'arrête pas de bruire avec le paysage
Quand je l'entends
J'attends que la lumière me donne le galop du cheval
Portant mon cœur à la pointe des cornes de l'auroch
Pour recevoir le coup de grâce



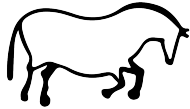
Mes pas dispersés rejoignent la gorge des chevaux
Ma peau se tapisse de l'odeur des herbes
Les couleurs qui m'animent
Espacent les secondes
Entre les trottoirs déserts et les frondaisons des arbres
Je ne veux pas oublier la poudre éjectée de ma bouche
Pour recevoir de la roche la forme de l'animal
Qui se détache de moi en emportant mon visage

Mélangeant ma salive à la cendre
Je suis l'animal humain composant sa forme
Mes poumons reçoivent les expirations des bisons
Ils longent la paroi qui nous assemble
Autour du feu nous les entendons
Venir boire comme nous les laits d'aurore
Leur vie nous offrant notre vie
Elle surgit des pinceaux glissant leurs couleurs entre nos peaux



Entrant dans l'animal
Articulant ses os
Revoyant ses yeux révoltés de l'arrêt du sang
Saisissant entre mes doigts ses viscères
Leurs couleurs le font s'avancer
Entre les tempêtes et les écrins de neige de la steppe
Je bondis
Les cornes dressées contre le soleil

L'animal frotté
Souffle dans les anfractuosités
Se détache et flotte entre les voix
Animé par l'ocre qui nous rassemble
Quand nos mains dessinent avec lui les gestes humains
Annonçant le retour des torrents et des cris des oies
Que cette terre recèle malgré nous



L'étincelle jaillit entre mes doigts
Poursuivant ma course sur la paroi
Illuminé de flammes
J'attends d'être dépecé par l'aurore
Ses teintes font de moi le cheval
Capté par la steppe
Traversant la nuit qui s'achève
Creusant de mes sabots les rivages de lumière

Étincelle

Le cheval échevelé se cabre
La steppe qui l'entend le reçoit
Quand l'éclat lumineux le traverse
Il danse en tremblant
De toute sa carcasse épinglée d'os d'oiseaux
D'écailles de lézard, de coquillages
Il retire sa peau et fait de nous des humains
Au seuil de l'aurore reflétée sur les écrans de nos appareils
Il attend que le souffle s'échappe des fissures
Pour nous offrir à son retour
Les fragrances des automnes qui s'étiolent



Cernés par les glaces
Nous dormons sur les neiges
Avec nos corps enlacés aux fourrures
Attendant d'être grisés de couleurs
Nous n'effacerons pas les modelés des peaux et des muscles
De la nuit qui sourd du puits
La scansion de nos doigts sur le roc
Forme le cheval offert à la terre
Recelant chacun de nous elle nous relève
Pour être défaits en os en son creuset
D'où jaillit l'écho des galops et de nos mots

À nos voix réunies pour invoquer les mémoires
Liées au vent et au feu
Quand la neige ensevelit les serrures de l'horizon
Le sable des ciments
Les manivelles des frontières
Les maisons des automobiles
L'offrande des couleurs qui se poursuit
Déploie les rivières sous nos yeux



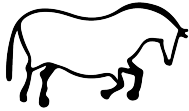
Dans l'odeur de chair brûlée sur les neiges
Les aurochs nous dépassent
Les signes de nos doigts se tendent
La pierre qui les a reçus
Bourdonne, éclate, se fend
Répète
Que le corps n'est pas fait que d'os, de muscles, de nerfs
Il danse dans les figures qu'il poursuit
Il jaillit avec les pointes des cornes et l'ocre des traits
Il trace les courbes des croupes et des ventres
Des chevaux volant de leurs souffles vers nos torsos

De la fumée fond dans l'air au loin
Les arbres noirs à contre-jour
Le ruban d'aube rejoint celui qui le précède
Le dégradé de bleu, la frange du rosé
Saturent ma mémoire de la tonalité des feux
Le charbon aux doigts je pétris l'obscurité
Avec le silex je graffigne la paroi qui s'enroule autour de moi
Brûlé montant
Elle me fait cheval dessiné contre le surgissement du soleil
Sur la vitre reflétant les nuances des éclaircies
Je rencontre les mugissements et les hennissements
Le voile de couleurs m'ajoute aux troupeaux et à la steppe
Pour que je puisse entendre l'orée du jour



Les chevaux rejoignent les bisons
La harde des caribous s'avance
Ils me traversent jusqu'à la fin de la nuit
Ma respiration accordée aux feuilles et aux branches
J'attends d'être dessiné
Sur la membrane qui devient une autre fois l'aube

J'expire mes aurores de chevaux et d'aurochs
Pour en faire un ruban de couleur
Il m'entoure et me projette ici
Il traque chacun de mes gestes
De son éclairage fluide je reçois
L'offrande de la steppe
Corps animal ruant les exactions
Refusant les monnaies
Se fauflant jusqu'à la cavalcade
Au seuil de la fuite et de la grâce



Mon souffle se prolonge
Entre les ruisseaux et les pistes des caribous
Il avance avec les chevaux
Et les humains aux feuilles de silex
Condensant en lui les lignes
Qu'il jette contre la pierre
Pour faire surgir les gestes de ceux qui de leur bouche
Ont inscrit l'ocre de leurs essors
Entre la rivière et la terre pour que se détache l'animal
Faisant résonner leurs mots
Soudés à leurs jeux de couleurs

Les bouches saturées de poudres
Emportent les mains vers l'aurore
Où apparaissent les aurochs et les chevaux vrillant contre le ciel
Nos expirations tentant de rejoindre la cavalcade
De nos battements de cœur
Quand nous aspirons à la douceur des étreintes
Au retour des printemps



La membrane de pierre
Traversée de trots et de voix
En ce corps, en mon corps
Voulant de ma respiration
Tracer dans leur nuit
Le dernier cheval se couchant dans la steppe

Le souffle m'a conduit aux mufles des chevaux
Aux mains sur la paroi qui ouvrent l'infini
Pour rejoindre l'horizon de leurs passages
Refluant dans ma gorge
D'où jaillissent entre les lignes de leurs pelages
Les sons de mon offrande



Table

| | |
|------------------------|-------|
| Un | p 11 |
| Lignes | p 13 |
| Dessin | p 21 |
| Ruisseaux | p 27 |
| Coquillage | p 33 |
| Oiseau | p 39 |
| Le puits (de Lascaux) | p 45 |
| Deux | p 51 |
| Sang | p 53 |
| Rivières | p 59 |
| Baisers | p 69 |
| Trois | p 73 |
| Comptes | p 75 |
| Pourriture | p 81 |
| Rennes | p 87 |
| Quatre | p 93 |
| Fenêtre | p 95 |
| Étincelle | p 103 |

Éditions ArtPaysage
Montréal, Québec
www.artpaysage.com

Dessins de la couverture et du quatrième de couverture: Lucie Marchand
Infographie des dessins intérieurs : Natalia Correa

Remerciements à Lucie Marchand et Natalia Correa

Cette version pdf de *Paroi* et tous les autres exemplaires de *Paroi* sont soustraits à la logique marchande et sont gratuits.

Première édition électronique